Le char à échelles

Tout d'abord dans quelle catégorie placer le char à échelles ? Véhicule, voiture, engin de transport… On ne sait trop.

Ce bon vieux char à échelles. Qui figurait inévitablement dans toutes les fermes, de la Vallée et même de plaine. Indispensable pour faire les foins, ou les fenaisons si vous voulez. Chaque paysan en possédait plusieurs.

Ces fenaisons menées autrefois plus tard qu'aujourd'hui, au vu d'une croissance de la végétation plus lente et moins poussée. On commençait en juillet pour finir en août.

Ces travaux agricoles tardifs, résultaient aussi du fait que souvent, dans des fermes de moyenne ou de faible importance, on attendait que les paysans de la plaine aient fini leurs propres foins pour monter à la Vallée avec leur matériel. Ceux-là se mêlaient alors à la population indigène pour rentrer les récoltes.

D'autre part, considération peu sensée, il fallait que les foins soient mûrs pour les faucher. Ce qui, naturellement, entraînait une déperdition de la valeur nutritive de la plante qui n'offrait plus guère que de la fibre. La production de lait en hiver était en conséquence.

Bref, les traditions auxquelles on ne devait pas déroger sous peine d'excommunication, guidaient ces ancêtres sympathiques, crocheurs, mais pas toujours aussi éclairés qu'on aurait pu le souhaiter. On peut en parler après plus de vingt ans de fenaisons sur les différents territoires de la famille.

Mais laissons maintenant la parole à deux auteurs des Editions Le Pèlerin qui nous offrent de découvrir nos anciennes fenaisons.

Les foins – selon Fernand Denys, dans l'Epine des quatre saisons, Le Pèlerin, 1994 -

C'était une épopée que les fenaisons à la Vallée, car beaucoup de familles se livraient encore à l'agriculture. On était moins mécanisé qu'actuellement et on était plus à la merci des intempéries. Ce mauvais temps, si mal venu à ce moment de l'année, faisait voler bien bas humeurs et caractères. Marcel du Moulin attelait sa vache et beaucoup de paysans embauchaient des faucheurs. De ces derniers, il y avait en gros deux catégories : les rouleurs qui refaisaient surface année après année au bon moment, et les fils de paysans du Pied du Jura qui venaient souvent avec un cheval, voire leur propre monture. Chez mes cousins de l'Epine-dessous, ces joyeux lurons venaient généralement de Dizy ou des environs. Ce furent Charles Gaudin et sa grise, Brocard et Devenoge accompagnés de leur noble compagne du service militaire. C'est sur un de ces chevaux que j'ai pris la seule et unique leçon d'équitation de ma vie. J'avais été éjecté, et c'est haut, une jument !

Chez Mesi, pas de renfort, mais James me disait toujours que maman était son meilleur ouvrier. Nous possédions une brave jument nommée Bichette dont

le front était orné d'une jolie flamme blanche. Ce cheval était paisible tant qu'il n'y avait pas de « tavans ». Au champ, on pendait une serpillière sous son cou imbibée de « tavanol » ou d'huile de pierre. Mon tout premier travail en cette période estivale a consisté à chasser avec une branche feuillue ces énervantes et sanguinaires bestioles. Les premières années, grand-père et grand-mère venaient encore aux champs ; leurs habits noirs attiraient tant de mouches. Le premier râteau en bois qui me fut confié revint à la maison très édenté ; je n'avais pas encore pris le coup ! Plus tard, je fus préposé au gros râteau en fer aux dents recourbées. Cela marchait bien, je voyais ce que je faisais et l'engin était solide. Un été pluvieux, je vis grand-père allant ouvrir les chirons au Champ-de-la-Reine pour éviter la moisissure.

Les foins à l'Epine-dessus de bise, avec probablement Mesi pour charger, et son fils René sur le char. Les deux autres gars, Elie et Malou ?

On fenait aux Cernies, d'abord pour les Chappuis de Cuarnens, et après pour notre propre compte. Mon oncle avait acheté ces prés longs entourés de pierriers et de buissons. C'était le fief des vipères. Maman me parlait des dizaines de serpents tués en cet endroit au temps de sa jeunesse. Une fois, j'ai vu une de ces bêtes à la mauvaise réputation planer au-dessus du char, vers la tête de René. L'oncle levait les fourchées et mon cousin arrangeait le char.

Faire les foins aux Crêts-de-l'Epine, c'était du sport. La pente était trop raide pour faucher avec le cheval. Alors on y allait à bras, à plusieurs, en escadrille.

Le foin, une fois tourné et séché, était descendu vers le chemin de Bonport où on chargeait le char à échelles. Pour conduire la récolte vers le lac, on disposait de deux longues perches polies par le frottement et munies à l'avant de brancards recourbés et reliés au tout par deux boulons qui conféraient à cet engin une certaine souplesse. Un homme se plaçait devant, tenant dans chaque main un lugeon. Les faneurs entassaient sur ces lattes des fourchées et des fourchées de foin, on avançait, il allait un peu pousser le tout et, en arrivant en bas de la pente, le conducteur se trouvait presque englouti par la masse. Deux années durant je fus promu pilote de luge au mois de juillet à la Vallée !

Puis arriva la première faucheuse à moteur au village. Elle appartenait à Johnet du Café Vaudois, et mon cousin Toti fit les premières démonstrations. La machine était conduite par des bras fourchus et son peigne était sur le côté. Mon cousin commença par leur domaine, puis alla faucher à gauche et à droite pour des tiers. Il y avait des envieux. Et le héros du jour avançait, imperturbable, conduisant à merveille, le chef couvert d'un large chapeau de paille, presqu'un sombrero qui n'aurait pas choqué à Rio.

Les fenaisons – selon Daniel Aubert, Souvenirs d'enfance, Le Pèlerin, 1991 -

Le domaine était exploité par l'oncle Paul, mais les fenaisons étaient l'affaire de toute la famille. Paul, le fils de l'oncle François, habitant Lausanne, venait passer ses vacances au Solliat pour y travailler. Etait-ce seulement dans un esprit d'entr'aide que l'on participait à cette entreprise, ou bien s'agissait-il d'une mémoire, celle du temps où l'existence de la famille dépendait de la prospérité du domaine ? Quoiqu'il en soit, on y travaillait comme s'il s'était agi d'une action de survie. Pourtant papa le faisait sans grand zèle, du bout de la fourche.

Pour les fenaisons, l'oncle Paul engageait deux faucheurs. Les dernières années, c'étaient de jeunes paysans de la plaine qui venaient s'engager entre foins et moissons, et ils avaient avantageusement remplacé leurs prédécesseurs, des « rouleurs », le baluchon et la faux sur l'épaule, qui passaient de maison en maison pour trouver de l'embauche.

Je me rendais aux champs vers les 9 heures, juste pour participer aux dix-heures des travailleurs. Il s'agissait d'abord d'épancher le foin vert abattu par les faucheurs au début de la matinée. On appréciait les champs maigres qui ne donnaient qu'un foin léger et peu abondant, tandis que dans les bons champs, le travail était plus pénible. A l'époque ce foin était plein de fleurs, et aussi de poratiaux, les fruits et les fleurs des colchiques qui avaient fleuri l'automne précédent. Il était crépitant de sauterelles, des grenouilles s'en échappaient et l'on découvrait parfois des bourdonnières, colonies de bourdons dans un cocon de mousse. On en aspirait le miel avec une paille au risque de se faire piquer. Toutes les tentatives de les domestiquer en les mettant dans des ruches en carton échouèrent.

Ensuite, une fois la rosée disparue, toute l'équipe s'occupait à déchironner, c'est-à-dire à épancher le foin de la veille soigneusement entassé le soir précédent. S'il restait du temps avant midi, on en profitait pour décharger les chars du jour précédent, et les faucheurs pour enchapler leur faux. Tout le village résonnait du bruit de leurs marteaux sur les enclumes.

Fenaisons au Solliat, à proximité même du village.

L'après-midi, il s'agissait d'abord de tourner à la fourche tout le foin épandu le matin, puis, quand le vieux foin paraissait sec, on s'apprêtait à le ramasser. Il fallait tout d'abord le mettre en rues, c'est-à-dire à le rassembler en long afin d'autoriser au milieu le passage du char. L'oncle Paul louait un cheval pour la durée des fenaisons, ce qui facilitait l'opération, sinon il f allait pousser et tirer le char à bras et attendre pour l'engranger qu'un propriétaire de cheval veuille bien s'en charger.

Pendant le chargement je découpillais, c'est-à-dire recueillais ce que les râteleurs avaient rassemblé pour l'apporter vers le char. Une fois celui-ci terminé, quand on l'avait pressé et soigneusement peigné, son auteur l'examinait comme on considère une œuvre d'art, et toute l'équipe éprouvait un sentiment de succès et de réussite. On versait un verre aux ouvriers.

Ensuite il s'agissait d'enchironner le foin fauché le matin. Le déchargement ne posait plus guère de problème depuis que la grange était équipée d'un monte-charge actionné à bras, tandis qu'auparavant, il fallait jusqu'à 4 paires de bras pour hisser les fourchées de foin de palier en palier jusqu'au niveau du

téchon. Dans un cas comme dans l'autre, on demandait aux enfants de piler le foin pour contribuer à le serrer.

Les champs étaient dispersés dans toute l'étendue de la zone villageoise, on perdait beaucoup de temps à se rendre de l'un à l'autre. Chacun avait un nom qui exprimait parfois sa nature : les Grandes et petites Rochettes, la Sagne, le Sablon, la Goutte, le Cul-du-Pré, etc.

Les fenaisons se terminaient au Pré de l'Orbe au Sentier. Vers 1840, lors du partage du domaine initial, cette grande parcelle était restée indivise et appartenait encore en commun à 3 propriétaires qui en fenaient chacun le tiers avec rotation chaque année. C'était du mauvais foin de marais, mais pour les enfants, sa récolte était une fête. On traversait le Sentier en char ; on prenait les 10 heures, parfois le dîner, au bord de l'Orbe. On y pataugeait et finalement on décorait l'échelette du dernier char du bouquet rituel d'épilobes et de reines de prés et l'on revenait triomphalement à travers le Sentier.

Et le soir un modeste ressat réunissait à la cuisine d'en bas tous les acteurs des fenaisons.

A la fin de celles-ci, l'oncle Paul me récompensait en me donnant quelques francs. Il ne s'agissait pas de les dépenser, mais de les mettre dans ma crousille, puis plus tard à la Caisse d'Epargne. Il n'était jamais trop tôt pour apprendre à économiser !

Telles étaient les fenaisons par le beau temps. Par temps défavorable elles n'en finissaient pas, le foin perdait de sa valeur, jaunissait parfois et il fallait pour tant payer les faucheurs qui n'avaient pas grand-chose à faire. C'était la ruine pour de petits paysans.

Tout cela alors que nous voulions simplement traiter du char à échelles. En existe-t-il encore beaucoup à la Vallée de Joux ? Deux au moins du côté des Charbonnières, et un ou deux exemplaires dans le stock « Chez-le-Maître » du Patrimoine. Ils sont cependant déposés dans ce local en pièces détachées et ne seront pas remontés de sitôt !

L'un d'entre eux avait figuré dans une exposition du Patrimoine propre à l'agriculture. Nos responsables, à l'époque, n'avaient surtout pas peur de retrousser leurs manches. Chapeau !

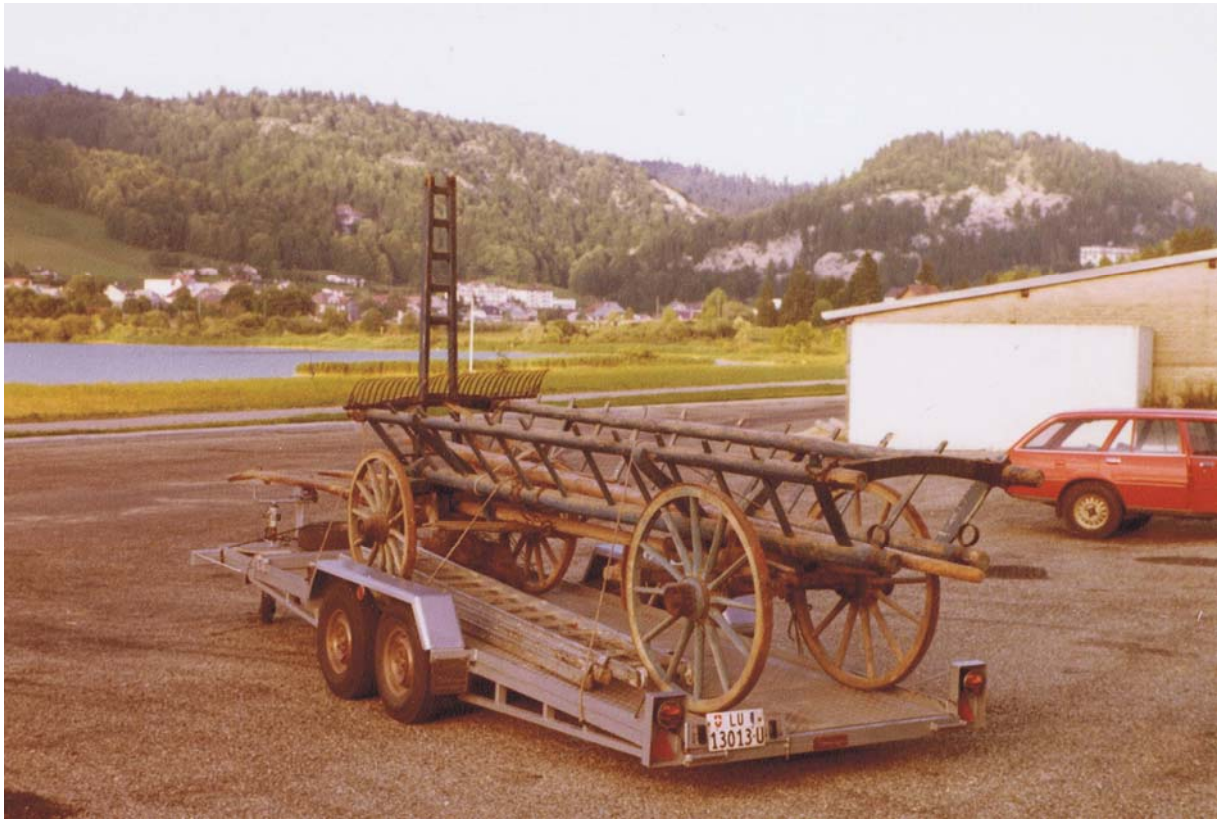
L'un de ces chars à échelles, toujours aux Charbonnières, issu d'une maison en restructuration, dite Chez Toto, devait prendre le chemin de la Suisse allemande sur une remorque de belles dimensions. Nous avions eu l'occasion de le photographier et de lui adresser un petit salut, car celui-là, nous ne le reverrions jamais !

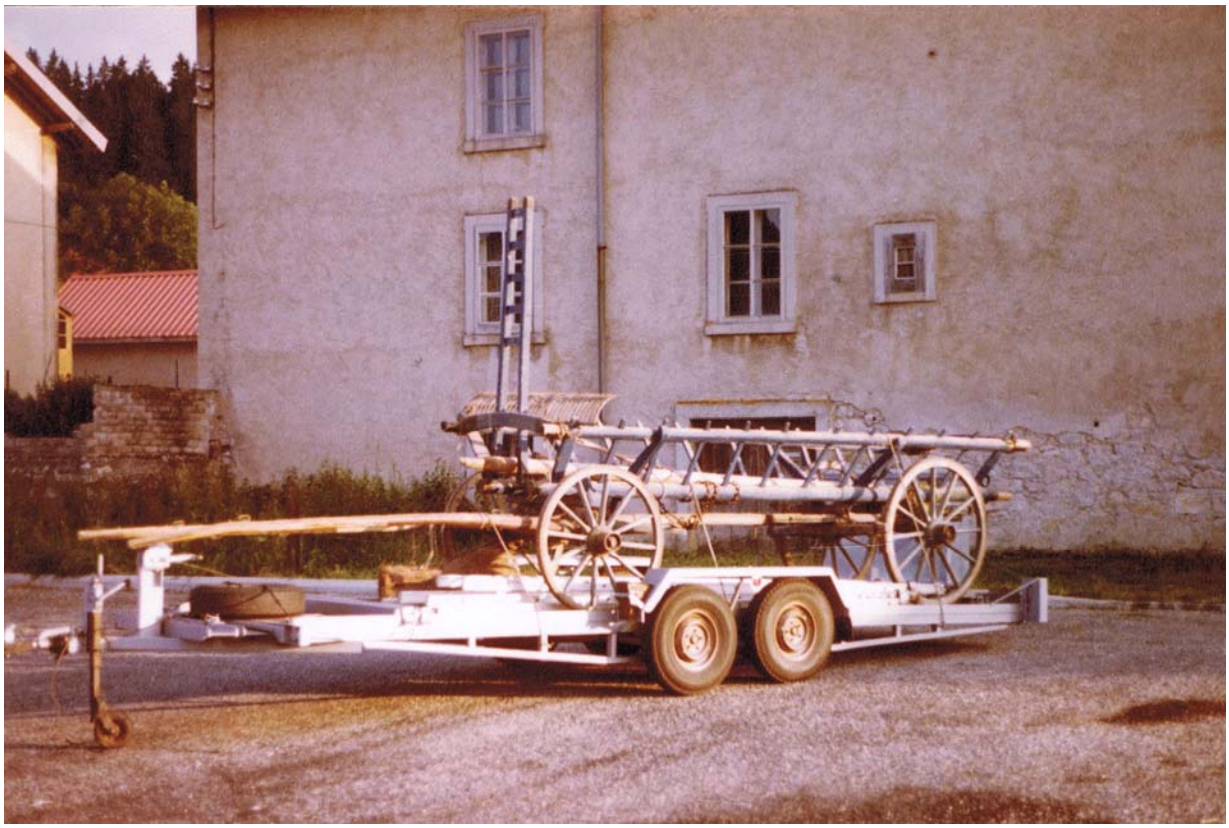
Le char à échelles était naturellement tracté par le cheval. Il se peut cependant, que lors des premiers tracteurs, l'attelage fut modifié afin qu'on puisse l'atteler derrière l'un de ces premiers engins. Mais en général le char à échelles, dans ces cas-là, fut remplacé par le char à pont que même le cheval put connaître.

Les chars à pont permettaient de constituer des entassements de foin de plus gros volume. Ils prendraient donc vite le pas sur les chars à échelles que l'on démonta – sait-on jamais ! - et que l'on relégua en pièces détachées dans le fond des granges. Il ne resterait plus qu'un jour à débarrasser ce matériel et le tour serait joué. Place nette. Ce que dans le fond, on peut très bien comprendre. Car cent chars à échelles pour le Patrimoine, ce serait tout de même un peu beaucoup, et même pour des amateurs enragés de « vieilleries », comme disaient d'aucuns qui jetaient un regard dédaigneux sur ce vieux matériel obsolète.

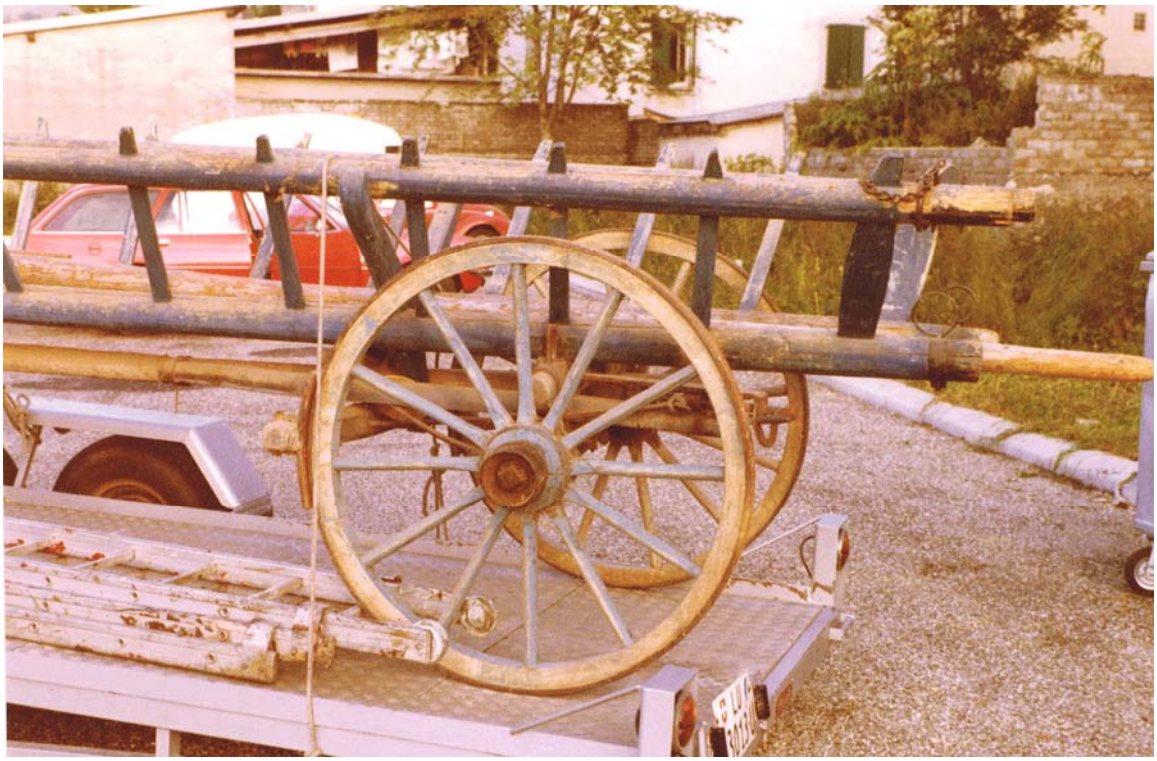
Les foins selon Auguste Reymond. La plus ancienne photo peut-être de ce type d'activité agricole. Nous sommes là au Brassus.

Le char à échelles à Toto





Derrière le village. En arrière-plan la maison à Toto telle qu'elle se présentait au début des années huitante.



Détail de l’arrière. On a même embarqué la presse !

Du côté des Bioux. Avec au grand râteau Edward Berney, futur syndic et préfet.

Du côté du Bas-du-Chenit. On ramasse naturellement du haut en bas. On travaille d'abord au frein, puis le cheval sera attelé dans le bas pour rentrer le char à la grange la plus proche. On ne manque surtout pas de monde !

Bas du Chenit toujours.

Petit détour par le Lieu…

Et retour aux Charbonnières, sur les Grayets en particulier. Famille Golay des Crettets, avec les patriarches Alfred et Jules.

Devicque 1852. Notre artiste avait débarqué à la Vallée en pleine période de fenaisons, soit fin juillet début d'août. Où logea-t-il du temps de son séjour ? On ne le sait. Ce fut le premier sauf erreur à nous avoir offert une image de nos activités agricole d'antan. A cet égard il se doit de figurer au panthéon des artistes ayant passé ou vécu en notre région.